

III

Ce fut un lundi matin qu'Armand arriva à Valparaiso. Le trois-mâts barque n'était pas en rade. Armand craignit seulement qu'il ne fût reparti. Chose étrange ! confiant dans les paroles du maître-d'hôtel mourant, il ne doutait pas que le trois-mâts ne fût venu déjà ou ne dût arriver. Il alla donc à terre visiter quelques négociants de ses amis, dans l'espérance qu'ils connaîtraient le Brésilien et pourrait lui donner des renseignements sur son compte.

—Don Ramon Cabrera ! lui dit le premier qu'il interrogea, mais il était ici il y a quelques jours. Il est allé faire une petite tournée aux îles Chincha, et doit être de retour ce soir pour le bal masqué du théâtre.

—Le connaissez-vous depuis longtemps ?

—Depuis une dizaine d'années.

—Et qu'en pensez-vous ?

—Mais c'est un intrépide marin, à demi aventurier, à demi marchand. Il est très large en affaires et mène une vie de prince. Il est à la fois le capitaine et l'armateur de son navire. Je crois qu'il fait un peu de contrebande ; on dit même qu'il a été négrier. Il est vrai que l'Afrique est bien loin. Et puis, de ce côté-ci de l'Atlantique, on n'est pas abolitionniste ; ce sont là des peccadilles. Au métier qu'il fait, il change souvent de navire et de pavillon, mais en restant dans la légalité.

Les autres personnes auxquelles Armand s'adressa lui donnèrent des renseignements identiques ; il en résultait que la moralité du Brésilien était fort douteuse, mais qu'il était très aimé pour le luxe de sa vie, et très considéré pour sa loyauté dans toute transaction commerciale.

Il était quatre heures, et Armand venait de faire part au capitaine Ledru de ce qu'il avait appris, lorsque le trois-mâts barque entra en rade. Il avait cette fois le pavillon américain. Il passa à quelque distance de la goélette et alla mouiller près du môle.

—Que pensez-vous de tout ceci ? dit Armand. Nous serions-nous trompés ?

—Non, répondit Ledru après avoir réfléchi quelques instants. Ce n'est pas pour rien qu'on a, pendant trois mois, des insomnies et de la fièvre. Pour moi, ce bâtiment est bien l'*Argus*. Seulement vous avez affaire à un dangereux bandit. Il est las de chercher à vous échapper, et il vient engager avec vous une dernière lutte d'audace et de ruse dans laquelle il espère dérouter vos soupçons, et, s'il est possible, les faire évanouir.

—Quel parti prendre ? demanda Armand. Et dire qu'il n'y a pas de bâtiment de guerre sur rade ! Si je le dénonçais au consul ou aux autorités chiliennes ?

—Cela ne servirait à rien. On ne l'arrêterait pas sur de simples présomptions. Sa conduite même prouve qu'il croit n'avoir rien à redouter de ce côté. Non, il faut vous servir contre lui de ses propres armes, lutter de ruse et d'audace. Il faut que vous puissiez fournir de son crime une preuve irréfutable, soit en provoquant la dénonciation d'un de ses complices, soit en vous assurant, par exemple, que miss Stanby est à son bord.

—Vous croyez donc qu'elle est entre ses mains ? murmura Armand en frissonnant. Vous croyez donc que mon père et sir William ont été assassinés ?

—Je le crains, dit le capitaine. Si je vous ai dit le contraire autrefois, c'était pour vous arracher à un lâche abattement.

—Ledru, dit sourdement Armand, j'ai envie d'aller m'emparer du trois-mâts.

—Et si, dans ce voyage qu'il vient de faire, il a pris ses précautions ! si miss Stanby n'est pas à bord ! Vous vous perdrez par cette tentative, à laquelle la frégate chilienne s'opposerait d'ailleurs. Tout le monde serait contre vous, il vous faudrait rendre compte de votre conduite, et, pendant ce temps, il partirait et vous ne le reverriez plus.

—Mais s'il échappe encore !

—Ob ! soyez tranquille ! Cette nuit même, je mouillerais la goélette en tête de rade, et, s'il voulait partir avant que nous eussions rien découvert, nous l'arrêterions alors au passage, quoi qu'il pût arriver.

Le soir, Armand alla au théâtre. Vers minuit, il se fit dans le bal une certaine rumeur. C'était le Brésilien qui venait d'entrer. Cet homme, grand et fort, était une sorte de colosse. Ses cheveux, qu'il portait longs, tombaient sur ses épaules. Une admirable barbe noire lui couvrait la moitié du visage. Sa mise était d'une excessive et fastueuse recherche. Il distribuait en marchand de nombreuses poignées de main, et donnait le bras à une femme en domino noir.

La vue de cette femme fit tressaillir Armand. Il crut reconnaître sa taille, sa démarche. Lucy en supposant que ce fût elle, se serait

donc résignée. Il fendit la foule pour l'examiner de plus près. Mais il sembla que le Brésilien vint au-devant de ses désirs. Il s'éventa avec son mouchoir et engagea cette femme à ôter son masque. Elle l'ôta. Armand respira : ce n'était point miss Stanby.

Le lendemain, il s'était levé tard et achevait de déjeuner, lorsqu'on lui annonça la visite du Brésilien.

—Monsieur, lui dit celui-ci, je suis le dernier arrivé en rade, et je viens vous présenter mes devoirs.

Ils causèrent de choses indifférentes, et Armand lui montra sa goélette.

—C'est un joli navire, dit le Brésilien. Mais tenez, ajouta-t-il avec bonhomie, on fait mal connaissance de la sorte, en plein jour. Faites-moi l'honneur de venir ce soir dîner à mon bord.

Armand accepta. Il était résolu à suivre les avis du capitaine Ledru. A six heures, au moment même de son arrivée, le Brésilien l'introduisit dans la salle à manger. La table était richement servie ; il y avait trois couverts.

—Pour que le repas soit un peu plus gai, dit don Ramon, je vous fais dîner avec la jeune fille que j'accompagnais au bal.

Cette jeune fille était jolie. Armand soupira en la regardant. Elle ressemblait vaguement à miss Stanby, dont elle avait la taille svelte et les abondants cheveux noirs. Il mangea peu et ne prit part à la conversation qu'avec de grands efforts. Quant à don Ramon, il était parfaitement heureux et buvait beaucoup. Au dessert, il se renversa dans son fauteuil.

—Éh bien, dit-il, c'est une belle vie que celle de capitaine marchand, quand on sait la mener. Une bonne table, des aventures et des voyages ! C'est la véritable existence que de lutter avec les éléments et la fortune, quand on peut triompher des uns et se rendre l'autre favorable. Il est vrai qu'il y a parfois des risques à courir. On ne fait pas toujours des voyages comme celui-ci, où je viens de porter aux habitants de San Francisco de l'argent monnayé qu'ils m'ont rendu en lingots. Il est plus difficile de déterminer les Mexicains à laisser sortir de leur pays leurs piastres à colonnes. Mais j'ai un superbe équipage. Je veux que vous le voyiez. Le café n'est pas encore venu, et vous aurez la surprise d'un agréable spectacle.

Armand et le Brésilien passèrent de la salle à manger dans le faux-pont. Trente hommes, de tous les pays, d'une remarquable vigueur et tous armés, se tenaient sur deux files. Armand eut la curiosité de voir leurs armes. Elles étaient de fabrication anglaise et de première qualité.

—Voilà dit le Brésilien, qui est aussi bon à montrer à ses amis qu'à ses ennemis. Mais aujourd'hui et à Valparaiso, je n'ai que des amis, ajouta-t-il en scuriant.

Ils firent le tour du navire et rentrèrent dans la salle à manger.

—Je ne sais vraiment, monsieur Dormond, dit en riant don Ramon, quelle idée m'a pris de vous montrer mon trois-mâts. J'ai oublié que vous l'aviez visité du haut en bas à San-Francisco et dans le plus grand détail. Avouez que vous aviez alors quelques soupçons sur le métier que je faisais.

—J'en avais, dit Armand, qui, à cette brusque sortie, ne put dissimuler son émotion ; et, si je n'avais vu à San-Salvador l'acte de votre navire, continua-t-il en regardant fixement le Brésilien, je jurerais encore que ce bâtiment est l'*Argus*.

—Monsieur, répondit avec gravité don Ramon, je connais et je respecte le malheur qui vous a frappé. Il est naturel qu'un fils qui cherche son père, qu'un amant qui cherche sa fiancée ait des soupçons. Mais je ne voudrais pas vous en voir conserver d'inutiles. A partir d'aujourd'hui, mon navire vous est ouvert. Venez-y à quelque heure que ce soit. Fouillez-le, interrogez mes hommes. Je serai le premier à vous aider dans vos investigations.

On vint avertir Armand que son canot l'attendait. Le malheureux jeune homme ne savait plus plus que penser. Il se laissa conduire par don Ramon jusqu'à l'échelle. Là, le capitaine lui tendit la main. Machinalement, il allait la prendre, lorsqu'un cri épouvantable, un cri d'appel suprême et désespéré, sortit des profondeurs du navire et monta jusqu'à lui. Armand tressaillit de la tête aux pieds, comme sous un choc électrique.

—Qui a crié ? dit-il.

—En effet, balbutia le capitaine, qui avait perdu tout son sang-froid, quel homme a pu crier de la sorte ?

En ce moment, le second parut au panneau.

(A suivre)

LE FILS DE L'ASSASSIN

La vente du livre si émotionnant qui porte ce titre va si rapidement, que nous conseillons à ceux de nos lecteurs qui ne l'ont pas déjà de se hâter. Comme on le sait, il ne coûte que 10 cts achetés à nos bureaux et 15 cts quand nous l'expéditions par la poste.